

**L'ACCALMIE** provoquée par l'arrivée de la belle fête de Noël remplie d'enfance, d'origine et d'heures d'adoration, est de courte durée. Il faut vite reprendre la lutte contre le mal et travailler ferme à l'acquisition des vertus qui font les grands saints et les petits exécutants. Mon directeur de conscience m'aide grandement à ne pas sombrer dans le laxisme que pourrait engendrer en mon âme tout relâchement de la principale faculté du futur bienheureux : la volonté. Lutter, ne jamais consentir la moindre concession à l'Ennemi du bon religieux : Satan, toujours à l'affût et prêt à sauter sur la moindre occasion pour entraîner la malheureuse âme non vigilante dans des tentations auxquelles elle risque de ne pouvoir résister.

Lors de ma dernière visite à son bureau, il m'a fortement suggéré de me rendre régulièrement à la chapelle pour y lire et surtout méditer, dans le silence et le recueillement, les œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, patronne de l'Institut, parce que je pourrais trouver là un surplus d'énergie me permettant de me déplacer avec plus de célérité sur le chemin de la vertu. Je me suis empressé de mettre en pratique ce conseil salutaire.

Chaque jour, après la dernière admonition du frère Louis-Raoul et avant de me rendre à la salle com-

mune, je prends quelques minutes pour obéir à ce précieux conseil. Là, devant la très sainte présence de mon Sauveur et Maître, je me laisse émouvoir par le récit des apparitions dont cette moniale a été gratifiée et tente de laisser ces propos informer mon âme et mes pensées. Malheureusement, loin de jeter un baume sur cette âme visitée par l'ennui et souvent torturée par le remords, les paroles de la sainte m'épouvantent. J'ai l'impression d'entendre, servi sur un autre ton et à travers la magie des apparitions, les discours alarmistes et éprouvants qui me sont servis autant par mes maîtres formateurs que par les bons pères prédicateurs ou monsieur le chapelain. Toutes ces voix rivalisent d'ardeur pour me faire perdre pied et rendre mon âme tellement vulnérable que je n'ose plus poser quelque geste personnel que ce soit, afin d'éviter à tout prix de tomber dans l'orgueil, mère de tous les vices et patronne de Lucifer, ou, pire encore, dans les péchés de la chair maudite avec laquelle il me faut prendre définitivement mes distances.

Parce que c'est également durant ces vacances de Noël 1950 que je suis visité par ma première érection lancinante. Je découvre tout à coup que j'ai un sexe et que je dois faire avec. Je subis avec résignation le malaise provoqué par cette situation pendant un long moment durant lequel je suis, moi également, l'objet d'une révélation grâce à laquelle je découvre la signification de l'expression « plaisir vénérien » et de tout ce qui l'accompagne : désir d'aller jusqu'au bout de l'élan, nécessité de refouler cet élan jusqu'à l'apparition d'un certain découragement devant la faiblesse de l'esprit et la force de l'instinct. J'explore

subitement le sens du mot *chair*, mot maudit que le bon novice ne prononce, ou n'entend prononcer, qu'en se bouchant les oreilles.

Mon malaise est amplifié par l'écho qui résonne en moi des discours de mes formateurs, qui ne ratent jamais une occasion de taper sur le clou *chasteté*, afin de nous convaincre, au moins par la répétition, sinon par la démonstration, que la chair est notre pire ennemie, que nous devons être constamment sur nos gardes si nous voulons résister aux tentations qu'elle engendre chez tous ceux qui s'imaginent suffisamment aguerris pour résister aux charmes de Satan qui parcourt le monde dans le but de ravir au Créateur les âmes qu'il a eu la générosité de créer *pour le prier, l'honorer, le servir en ce monde, et être heureuses avec lui, dans le ciel, pendant toute l'éternité.*

Tous mes efforts doivent être orientés de telle façon que je puisse réveiller l'ange qui sommeille en moi, et grâce à qui je pourrai enfin reconquérir mon innocence première en reprenant le dialogue avec l'enfant rempli de candeur et de lumière, que j'ai presque oublié. Une volonté d'acier trempé dans le sang du Christ, voilà l'idéal qui m'est proposé et que, il faut bien l'avouer, il me sera difficile d'atteindre. À elle seule, la bonne volonté ne suffit pas à transformer la chair maudite en esprit vigoureux. Il faut espérer le secours de la grâce, qui ne peut nous être accordée qu'au terme d'une ascèse courageusement consentie.

Je persévère donc dans ma lecture des révélations du Sacré-Cœur à sa fidèle servante et tente de faire miennes les résolutions que le divin Maître, par l'entremise de sa porte-parole, demande à chaque homme

d'accomplir pour assurer le règne de Dieu dans le ciel et de l'Église sur la terre. En revanche, je suis assuré — le Sacré-Cœur l'a promis — que si je réussis à communier en état de grâce neuf premiers vendredi du mois consécutifs, je serai reçu au ciel sans avoir à passer par le purgatoire. Je me rabats donc sur cette promesse et, sans me donner le droit de la questionner, je l'inscris en lettre moulées dans mon journal spirituel.

**DÉCEMBRE** finit par atteindre le fond du baril et l'année sainte, comme toutes les autres avant elles et toutes celles qui viendront après jusqu'à l'accomplissement du cycle du temps et de la parole, s'évapore dans les derniers spasmes du solstice. Le règne de la nuit tire à sa fin. Bientôt, le soleil émergera des ténèbres pour venir lécher, de sa langue remplie de suc et de lumière, la joue de tous ceux qui osent, eux également, quitter les sentiers de la mort pour se diriger lentement vers les sommets de la Résurrection, après avoir traversé les tentations du désir et accepté d'immoler, sur l'autel de la Passion, leur moi égotique dont ils sont les esclaves inconditionnels et inconscients.

Au monastère du mont Thabor, la vie reprend avec ses coupes hebdomadaires, ses chemins de croix assidûment parcourus par les novices qui rivalisent d'ardeur pour accumuler des indulgences, se faire une provision de mérites dans laquelle ils puiseront au moment de la disette, alors que, lancée sur les routes poudreuses de l'apostolat, l'âme, livrée aux mille et une tentations du monde et de Satan, ne possédera plus la disponibilité lui permettant de s'abandonner à Dieu, ne fût-ce que le temps d'une heure d'adoration passée en sa très sainte compagnie.

J'écoute les consignes qui me sont dictées et j'écris, au jour le jour, en lettres capitales, dans mon journal spirituel, des pensées et des résolutions, pour épater le frère Gaston et voir l'air qu'il affichera lorsqu'il prendra connaissance de mes bonnes dispositions. Mais je ne suis pas conscient de l'ampleur des paroles que je répète et des défis qui m'attendent au sortir de la serre chaude dans laquelle je me laisse germer la vocation jusqu'à la mort de mon ego entre les deux couvercles de mon missel.

Le frère Gaston parcourt, chaque fois que je le lui apporte, le cahier à couverture noire dans lequel je transcris toutes les belles paroles entendues durant la journée, y compris les siennes. Au fur et à mesure de sa lecture, je crois voir dans ses yeux un soupçon d'admiration pour la profondeur de mon engagement spirituel. L'existence de ce simple soupçon, imaginé par mon besoin viscéral d'être reconnu, suffit à me donner des ailes qui me permettront de me maintenir, pendant encore quelque temps, à un niveau suffisamment élevé pour alimenter ma foi en moi-même plus encore, faut-il l'avouer, qu'en Dieu lui-même. Mais cet édifice est fragile et s'écroulera comme une tour de Babel au moment de l'invasion de ma chair par la passion et de la prise en charge de ma vie par ma conscience.

En attendant cette catastrophe, toutes les affirmations de l'Évangile, les lamentations de Jérémie ou de Job, y compris les paroles du Christ, sont réduites à des slogans pratiques qu'il faut observer sous peine d'être considéré comme une âme tiède dont la Bible dit : *Que n'es-tu froid ou bouillant ? Mais parce que tu*

*es tiède, et non froid ou bouillant, je vais te vomir de ma bouche.* Le thermomètre permettant à quiconque fréquente le Monastère de mesurer la température de son âme n'est rien d'autre que le degré d'énergie qu'il déploie pour observer le règlement et demeurer fidèle à la résolution qu'il a prise, pour obéir à son mentor, de faire disparaître de sa vie toute trace d'amour-propre, de volonté mauvaise et de désirs impurs. Les entretiens de mon fervent professeur sont, pour moi, l'occasion de tapisser mon journal spirituel de résolutions à prendre, de comportements à éviter et d'habitudes à contracter si je veux me conformer aux exigences codifiées par le vénéré frère Polycarpe pour devenir un *vrai* frère du Sacré-Cœur.

Je passe le plus clair de mon temps à ausculter mes intentions, peser les mobiles de mes actions et demander pardon au Seigneur pour mon peu de ferveur et mon piètre empressement autant à comprendre sa loi qu'à m'y conformer. Chaque minute de la journée est consacrée à méditer sur la très sainte et très adorable volonté de mon Sauveur et Maître, de même qu'à trouver les moyens efficaces d'y adhérer sans réserve.

Le premier et le plus important de ces moyens, nous répètent en chœur tous ceux qui nous adressent la parole, est la *prière*. Mais hélas ! la prière telle que pratiquée au monastère est synonyme de récitation monotone de formules toutes faites et de mantras sans horizon sonore. Ce qui a pour conséquence de me rendre ces prières beaucoup moins délectables que je ne le souhaiterais. Il m'est impossible d'entrer en extase au moment où je récite le petit Office du Sacré-Cœur, ou la prière du soir à genoux devant le très saint sacre-

ment exposé à nos adorations perpétuelles. Ou même le *Salve Regina* chanté à l'unisson, devant la statue sculptée par le frère Léo et qui se dresse, juste à côté du cimetière, dans une niche à l'épreuve du temps.

Malgré ce manque flagrant de ferveur communicative et ostentatoire, je demande au Seigneur de me donner la force de lutter contre mes mauvais penchants et de rompre définitivement avec toutes les mauvaises habitudes engendrées par ma perverse nature, que les eaux du saint baptême n'ont pas réussi à rendre aussi claire que le soleil et aussi fervente que la lune au moment des grandes marées.

EN ce début d'année rempli de bruants des neiges qui s'abattent régulièrement, par troupeaux qui ondulent sur le bleu du ciel, dans le champ du voisin, tout est prétexte à une lutte sans merci contre le *vieil homme*, entre les murs sanctifiés du mont Thabor. La patinoire, sur laquelle je m'adonne au jeu de hockey, devient le champ de bataille idéal pour lutter contre mon défaut dominant : *l'orgueil*, et le désir de me faire remarquer, sa principale manifestation. L'importance de cette activité ne vient pas du jeu lui-même, mais de l'occasion qui m'est fournie de combattre la tendance vicieuse que j'ai de toujours vouloir émerger de l'anonymat pour accéder à une vie tellement « ostentatoire » que personne ne puisse se permettre de l'ignorer.

Chaque après-midi consacré au développement de mon frère le corps par le biais de la pratique de notre sport national me devient un véritable casse-tête. Autant j'adore ce jeu dans lequel je finirai par exceller, autant je dois refréner mon enthousiasme et mes désirs de « briller » par mes exploits sportifs. Il ne faut donc m'adonner à cette passion qu'avec réserve et modération, en ayant soin de réciter, tout au long de la partie, des oraisons jaculatoires qui me permettront de ne pas perdre contact avec Notre Seigneur Jésus-Christ. Je

dois me servir de cette occasion pour combattre la vanité, ce chiendent de l'âme qui finira, si je ne prends pas soin de l'éradiquer, par étouffer les fleurs des nombreuses vertus qui ne demanderaient pas mieux que de s'épanouir en moi si je leur fournissais le terrain nécessaire à leur croissance.

Il me faut surtout bien garder présent à l'esprit le fait que l'activité physique ne doit avoir pour but qu'une plus grande maîtrise de mon frère le corps afin qu'il devienne docile aux inspirations de la grâce et puisse répondre promptement et adéquatement aux inspirations de l'Esprit, telles qu'exprimées par la volonté de mes supérieurs.

Que je suis loin de l'atteinte de ces objectifs ! C'est à peine si je réussis à faire monter vers le ciel une oraison jaculatoire par vingt minutes de jeu. Ce qui m'attriste et m'amène à m'interroger sur la solidité de ma vocation et même sur la probabilité de ma persévérance finale, celle qui me permettra de mourir heureux dans les bras de la grâce, convaincu que je serai d'avoir mené le bon combat, comme saint Paul, avant d'entrer au ciel recevoir la récompense promise par le Christ à tous ceux qui ont souffert pour lui et en son nom durant toute la durée de leur vie terrestre.

J'essaie parfois de sauver ma mise spirituelle en jouant comme un pied pour ne pas être tenté de m'enorgueillir avec des exploits que j'aurais réalisés si j'étais allé au bout de mes capacités. Ces petites victoires spirituelles, que je suis d'ailleurs le seul à reconnaître, me permettent occasionnellement de me donner le change, en me faisant accroire que je suis héroïque, alors que je ne suis qu'un peu aveuglé par

mes actes, prenant pour des manifestations de sainteté ce qui n'est que de l'impuissance déguisée en vertu.

La partie terminée, je me rends à la chapelle en claudiquant pour me repentir des élans trop humains que j'ai laissés s'exprimer pendant la cérémonie du hockey et pour remercier le Sacré-Cœur de m'avoir pris sous son aile en permettant que la plaie qui m'a été infligée par le hasard me ramène à l'ordre, malgré moi. Au soir de telles journées, exténué de fatigue et mécontent de ma conduite, je me laisse tomber sur ma couche après avoir récité mon acte d'une contrition que j'espère parfaite parce qu'elle seule me permettrait de monter directement au ciel, si jamais il m'arrivait, pendant la nuit, de rendre l'âme.

Les nuits finissent par passer, surtout celles durant lesquelles j'ai la générosité de me rendre à la chapelle pour une heure d'adoration. Il m'arrive alors, durant ces moments d'intense ferveur, de me sentir presque bien dans ma peau. Comme si j'étais envahi par la certitude que j'avais vraiment le droit de m'abandonner au silence et à la rêverie dans laquelle je me laisse dissoudre. Et soudainement, sans que je sache pourquoi, je me sens moins seul que lors des occupations quotidiennes, entouré de la communauté des novices avec qui je suis en marche vers la mort.

**LE** mois de janvier s'avance, précédé par le cortège des vents et poudreries qui lui ouvrent la route. De la grande baie vitrée qui troue la façade du monastère, on peut, si on regarde vers le fleuve, voir venir cette neige remplie d'ailes et de fureur. Elle s'élanche de toute la force de son élan et vient lécher les murs du couvent. Le vent hurle à travers des fenêtres que les ouvriers n'ont pas eu le temps de calfeutrer avant le grand congé hivernal. Le froid a repris possession du pays et la nature, d'un œil rempli de lumière pâle et de soleil mourant, se tord sur elle-même et attend avec impatience le moment de sa délivrance.

Le bon novice que je suis, les yeux dans le vague, regarde courir cette neige qui éveille en lui le souvenir d'hivers semblables qu'il devait subir, en compagnie de sa mère, de ses sœurs et de son frère. Et il revoit la petite confrérie des bouleaux bien tassés les uns contre les autres, qui se plaignaient dans la blancheur du froid et le mauve des couchers de soleil qui, à ce moment de l'année, descendent tellement vite que c'est à peine si on a le temps de voir passer leur lumière sur les murs.

Il en va tout autrement dans le monastère juché sur les hauteurs de Champigny. La solitude n'est pas moins lourde, ni l'ennui moins profond. Mais l'hiver

a bien meilleur goût lorsqu'on le boit dans un grand verre d'une chaleur bienfaisante qui s'élève des calorifères et propage un souffle chaleureux, annihilant la peur de mourir gelé durant les nuits qui se succèdent à un rythme incantatoire. J'ai beau avaler tous ces bienfaits avec la retenue d'un converti craignant le retour de ses anciens démons, je ne réussis pas à me laisser descendre au fond de la bonne humeur, tellement l'ascèse à laquelle je dois me soumettre exige que je marine dans le remords d'exister, la peur d'être damné et le refus de prendre la vie à bras le corps même si j'en aurais horriblement besoin.

Toute manifestation trop spontanée de la joie de vivre et du plaisir d'exister doit être refoulée avec la plus grande vigilance, parce qu'ils sont, nous a appris le frère Avellin, les deux canaux empruntés par Satan pour ramollir l'âme du novice en voie de réaliser son vœu le plus cher : devenir semblable au Christ cloué à sa croix pour le salut de tous. Tout ce qui pourrait avoir pour effet de détourner le religieux de la contemplation de ce mystère douloureux doit être combattu avec la plus farouche des ardeurs.

C'est pour cette raison que les livres de chevet du bon novice devraient être (selon le frère maître qui en a mis plusieurs exemplaires à la disposition commune), en plus des écrits de sainte Marguerite-Marie, ceux de la bienheureuse Gemma Galgani qui, durant toute sa vie, a eu le privilège d'être marquée par cinq plaies que notre Seigneur lui faisait la faveur de maintenir ouvertes et sanglantes à longueur d'année, ou de sœur Josepha Menendez, gratifiée d'apparitions du Sacré-Cœur qui, à maintes occasions, s'est plainte, à

la moniale, de l'ingratitude des hommes envers leur Rédempteur et lui a demandé que soient propagés, parmi les fidèles, des messages de conversion et de pénitence.

Ces lectures agissent toujours de la même façon. Je suis envahi par une tristesse salutaire qui m'aide à prendre conscience du bas niveau de mon engagement religieux. Je laisse les paroles annoncées par les deux saintes entrer profondément en moi jusqu'au moment où, douloureusement accablé, je dois mettre fin à l'exercice parce que je suis incapable d'en tolérer davantage sans nuire à ma santé mentale.

Je ferme alors le livre et me laisse mijoter dans un remords renouvelé, grâce auquel les résistances que mon esprit mondain oppose toujours à la volonté de Dieu fondent, permettant à ma soumission d'atteindre des niveaux de plus en plus significatifs jusqu'au moment où, j'en demande la faveur à la divine Providence, j'atteindrai enfin le vide total nécessaire à l'éclosion de mon esprit sur les ruines de ma dépouille mortelle.

LE soleil brille au moment où il s'élève lumineux au-dessus des Laurentides. Par la fenêtre de la chapelle, située juste à côté de la chaise qui m'a été assignée par la Providence, je vois passer des volées d'oiseaux blancs qui virevoltent dans le ciel comme des bancs de poissons dans la mer. Tout ce mouvement crée en moi des remous joyeux que j'ai peine à contenir, malgré les paroles de mes maîtres qui m'invitent à demeurer vigilant, évitant de me laisser envahir par les impulsions de ma sensibilité. Je m'efforce donc de détourner mon regard de ces spectacles profanes et tente de revenir aux méditations douloureuses qui doivent être le propre de l'âme en marche vers la sainteté.

J'éprouve de la difficulté à me convaincre qu'il faille toujours demeurer prostré dans cette position de pécheur repentant qui s'interdit de manifester l'existence en lui de quelque joie que ce soit. Mais il m'est impossible de maintenir longtemps une telle posture sans être visité par des crises de panique qui rendent ma respiration difficile et ma concentration impossible. Le bon frère Armand, que j'assiste dans son travail de sacristain, me répète, chaque fois qu'il me voit plongé dans cet état d'abattement et de lassitude : « Frère Jean-Berchmans, n'oubliez pas qu'*un saint*